

Nouvelles perspectives en sciences sociales



La complexité comme sagesse, lucidité et liberté

Entrevue avec Jacques Zylberberg, Université Laval, Québec

Simon Laflamme

Volume 4, numéro 2, avril 2009

Sur le thème de la complexité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/029893ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/029893ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2009). La complexité comme sagesse, lucidité et liberté : entrevue avec Jacques Zylberberg, Université Laval, Québec. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 4(2), 69–81. <https://doi.org/10.7202/029893ar>

Résumé de l'article

Dans cet entretien, Jacques Zylberberg s'exprime sur la manière dont le concept de complexité est intervenu dans son oeuvre. Le lecteur apprend que Zylberberg en est venu à la complexité en découvrant qu'elle est davantage savoir fuyant qu'accumulation de données ; qu'elle constitue une façon particulière de décrire le monde ou, mieux, une façon de l'interroger, car le savoir est limité et que la connaissance doit constamment être remise en question, être reconstruite. Associée à l'obligation d'un questionnement continu, la complexité est éthique, position non pas simplement analytique, mais aussi morale, dont les maîtres-mots sont sagesse, lucidité et liberté.

La complexité comme sagesse, lucidité et liberté

ENTREVUE AVEC JACQUES ZYLBERBERG¹
Université Laval, Québec

Rédaction : À quoi réfère, dans votre esprit, la notion de complexité

JZ : D'abord, pour moi, très personnellement, il y a une grande évolution, petit à petit. Au début, parce que, à Louvain, disciple de gens déterministes, tant dans les sciences idiographiques que dans les sciences nomothétiques, je croyais que la complexité était fournie par une accumulation de données, que plus je devenais savant et érudit, plus j'accumulais des faits — par une recherche empirique générale ou singulière —, plus je devenais complexe.

Depuis lors, il y a eu plusieurs ruptures.

Une des premières ruptures, c'était la découverte de la relativité, avec Weber, et de l'incertitude, avec les physiciens. Il y avait, entre autres, à Louvain, un curieux monsieur, le chanoine Lemaître, l'auteur de la fameuse théorie de l'univers en expansion : rien n'était jamais identique deux jours de suite; l'univers s'étendait, se rétrécissait, et tout allait exploser. Il y a eu Jean Ladrière, à Louvain aussi, qui était disciple de Gödel; et alors,

¹ *Propos recueillis par Simon Laflamme, à Québec, le 30 novembre 2008.*

avec Gödel, j'appris que, d'un coup, j'avais la logique, mais que, de l'autre côté, comme il le dit, j'avais les petits lutins et les méchants lutins dans la forêt, et que je ne pouvais pas m'en débarrasser. La terreur de l'être humain.

Mais la plus grande rupture a été à cause d'un travail de commande, vers 1977-1978. François Châtelet me dit : « personne veut s'occuper de ça; j'ai besoin, pour le *Dictionnaire des œuvres politiques*, d'un article sur Ortega y Gasset; je ne trouve personne qui veut s'en charger ». Et je découvre qu'Ortega y Gasset, dans la *Révolution des masses* (vers 1929), a, d'une part, la catégorie complexité — c'est très rare à l'époque —, et que, pour lui, la complexité est ce que des penseurs chrétiens aujourd'hui appelleraient, en éthique des affaires, la métaconscience : au-delà de. Pas du tout l'accumulation de, mais au-delà de. Chez Ortega — et c'est écrit textuellement —, c'est l'horizon qui plus on s'en rapproche, plus il s'écarte de nous. Cet horizon est perturbé, chez Ortega, par la technocratie. La technocratie, pour lui, n'a pas du tout le sens d'un savant abusif, comme chez Gurvitch; la technocratie, c'est ce petit monsieur, comme son ami intime Einstein, qui est très fort dans un ou deux secteurs du savoir et absolument odieux, par ailleurs, croyant que tout lui permis, dans le reste de la pensée. Je retrouverai cette personne en Belgique — on revient en Belgique, je m'excuse; ce n'est pas par ethnocentrisme, mais parce que c'est le lieu où j'ai grandi académiquement, qui m'a influencé — c'est le monsieur qui est le prix Nobel pour les structures dissipatives, un nom russe, à Bruxelles, Prigogine. Prigogine prétend régenter tout le savoir, en Belgique, théorique et pratique, au nom de son prix Nobel, et le gouvernement belge, quel qu'il soit, nomme Prigogine partout. On veut modifier le métro à Bruxelles, on le nomme. Donc cela renvoie à la notion de technocrate d'Ortega : quelqu'un qui connaît quelque chose et croit connaître tout l'univers, qui est inconnaissable. Je découvre, dans la mesure où c'est connaissable, le bouddhisme zen, qui veut qu'on ne sache rien. Cela recoupe justement la notion d'Ortega : nous ne connaissons rien; le peu

que nous connaissons, éventuellement, nous écarte de ce qui est.

L'autre rupture, à part Ortega, vient de la découverte de Freud. Je découvre Freud, avec Jacques Duquesne, disciple de Lacan. Et comme les psychanalystes sont aussi très réducteurs et simplistes, puisque je suis d'origine juive, Freud et Lacan ont tout résolu pour moi. J'ai un problème avec la loi, avec le pouvoir, avec l'État. Ce qui thérapeutiquement n'est pas très intéressant, mais qui cognitivement renforce mes soupçons sur le complexe, dans un autre sens : l'ajustement des technocrates entre eux.

Rédaction : Et, donc, la catégorie complexité pour vous, maintenant, c'est un outil. C'est plus qu'une catégorie empirique, qu'une catégorie analytique. C'est une façon de décrire le monde.

JZ : Oui. Mais, pas encore tout à fait parce qu'il reste une dernière couche.

Rédaction : Allez-y.

JZ : J'ai été un des premiers en sciences politiques, et j'ai été conforté par la fréquentation d'un monsieur très bizarre, très complexe, qui s'appelait Gérard Bergeron, et qui avait écrit une énorme brique, dont Raymond Aron a fait l'éloge, qui s'appelait le *Fonctionnement de l'État*.

Finalement, grâce à Claude Javeau, je rencontre un jour, accidentellement, un monsieur aussi farfelu que moi et, là, c'est le drame. Je ne sais rien, dit cet helléniste belge; je ne peux qu'apprendre à poser des questions. C'est socratique. Je ne peux jamais répondre. Michel Meyer, la problématologie. Donc, d'un coup, la complexité devient pour moi un objet à poser, pas un objet à résoudre. Ça devient de plus en plus bouddhiste.

Rédaction : Quelle distinction faites-vous entre un objet à poser et un objet à résoudre?

JZ : L'objet à résoudre, c'est un objet d'érudition classique. Sudbury : tant d'habitants; fondée en telle année; impulsion du clergé jésuite, et autres trinitaires.

Rédaction : Donc la description.

JZ : Un peu plus que la description. Il y a quand même une structure, quand même des relations; et il y a un clergé agissant.

Rédaction : Et puis un objet à résoudre?

JZ : Un objet à résoudre : je recommence; je reviens sur le terrain; je reviens; et c'est chaque fois autre chose; c'est le point de vue de Weber; il y a cette notion de point de vue chez Lukacs. Et, chez Gurvitch, n'oublions pas Gurvitch.

Rédaction : Donc la complexité devient un point de vue, et ce point de vue, c'est ce qui appelle au recommencement...

JZ : Et chaque fois comment je le regarde. Ce regard, d'un coup, a entraîné — je suis, dans ma jeunesse, dans une bonne université catholique humaniste, qui a toujours été guidée par la trilogie : le bien, le beau, le vrai — et, d'un coup, je me rends compte qu'aujourd'hui, je dois me poser une autre trilogie : c'est la sagesse, la lucidité et la liberté. Pour résumer, je dirais que la sagesse, c'était notre expérience cognitive, Kant et Hegel; la lucidité, c'était Camus, Ortega d'abord, et Camus; et la liberté, c'était Gurvitch.

Rédaction : Donc des catégories à la fois morales et philosophiques.

JZ : À la fois morales, philosophiques, et à la fois susceptibles d'être opérationnalisées, mais passionnellement dans le concret.

Rédaction : Donc, cela veut dire que la notion de complexité, chez vous, devient plus une manière d'être au monde, qu'une manière d'appréhender le monde.

JZ : Exactement, mais parce que je suis, j'appréhende.

Rédaction : Donc très morales.

JZ : Oui, mais quand je suis jeune, dans une université catholique, si nous faisons des licences en sociologie, c'est par moralité, par devoir. Mais, en même temps, à Paris, Gurvitch, l'homme de la liberté, l'homme de la critique absolue, sa licence en sociologie s'appelle licence en science morale. On a l'air tous d'oublier cela. Je n'en suis pas honteux. Je ne suis pas honteux de dire que je n'ai jamais touché un centime qui ne m'appartienne pas, je n'ai jamais fait intervenir l'argent dans ma fonction de professeur, ni dans aucune autre fonction.

Rédaction : C'est pour ça que, dans vos travaux, l'analytique et le moral sont toujours confondus.

JZ : Oui, c'est pour ça, c'est pour ça qu'autour du génocide rwandais... Ils sont là, en train de mourir et, autour de moi, on me rigole. On me rigole littéralement. J'ai été le premier au monde, le 4 avril au matin, le soi-disant début du génocide... à 6 h du matin, je téléphone à mon petit copain rigolo, André Arthur², et je parle de ça. Il appelle Dallaire³ et Dallaire répond : « je n'oserai pas contredire votre drôle de professeur ». On est en train de tuer des gens.

De nouveau, de mon vivant, la machine industrielle est évidemment relative à la catégorie technocratie... Il y a Einstein — il était tellement ami d'Ortega —; il est là — je ne sais pas si vous êtes au courant, je raconte ça dans le *Dictionnaire des œuvres politiques* —, il est là, à Madrid, en 1918 à côté d'Ortega;

² Animateur populaire d'une station de radio dans la ville de Québec.

³ Le général Roméo Dallaire.

pendant une semaine, ils s'engueulent devant les étudiants, et Ortega ne sera pas surpris qu'Einstein travaille à une bombe atomique. Le technocrate ne peut pas s'empêcher de... Mais alors le problème — c'est à la fois moral et empirique —, entre mes trois catégories, commencent à venir les éléments...

Rédaction : Entre vos trois catégories que sont sagesse, liberté et lucidité.

JZ : Sagesse, lucidité et liberté. Lucidité avant liberté.

Rédaction : Il y a donc un ordre?

JZ : Parce que c'est comme ça qu'elles sont apparues chez-moi.

Rédaction : Donc il est chronologique, l'ordre? Et existentiel?

JZ : Évidemment. On est d'accord. Une des rares choses que j'aime chez Sartre, ce titre : *L'existentialisme est humanisme*. Quand une ordure pro-nazi essaye de se racheter, il emploie aussi le mot existentialisme. C'est bon. Et il y a surtout Gabriel Marcel, qui est un existentialiste chrétien. Je prends mon bâton de pèlerin, à l'époque du Rwanda, et j'essaye de faire le tour du monde pour avertir la planète. En Belgique, en privé, une dame catholique extraordinaire, qui est ce qu'on appelle un échevin, donc un maire-adjoint, dans une commune adjacente à Bruxelles, qui fait un travail extraordinaire pour les vieilles dames, les paralysés, *et cætera*, me dit à table : « tu ne vas pas nous gâcher le repas avec tes petits nègres ».

Rédaction : Ça vous a fait bondir.

JZ : En général, il me faut 24 heures; je reste abasourdi... À Paris aussi, la première femme de Kouchner, qui fut la compagne de Châtelet, ma collègue à Paris I, me sort : « nous voulons des certitudes; tu nous apportes des appréhensions, des inquiétudes,

des problèmes; nous voulons des certitudes ». Depuis le temps que je combats la notion de certitude! Par exemple, au Chili, les communistes avaient l'air de dire Zylberberg est un courageux, un type très décent mais n'est pas convaincu.

Rédaction : Monsieur Zylberberg, si les lecteurs lisaient que, chez Jacques Zylberberg, complexité renvoie à...

JZ : L'au-delà.

Rédaction : être au monde, au-delà...

JZ : Au-delà du monde. Hébreu. D'après toute origine juive, c'est assez important. Une fois, on m'a fait passer le grand-oral. Comme aux étudiants, on m'a fait passer le grand-oral en science politique et m'ont rappelé que, Hébreu, ça voulait dire au-delà.

Rédaction : Donc, complexité, c'est au-delà?

JZ : Au-delà de ma misérable vie de ver de terre quotidien.

Rédaction : Et pour atteindre cet au-delà, il faut...

JZ : Être sage...

Rédaction : Lucide et libre.

JZ : Et libre. Mais voilà aussi : alors les problèmes commencent. Dans ce monde contemporain où nous sommes... C'est Bergeron qui avait inventé le titre *Être contemporain*, qui m'avait beaucoup plu. J'avais tout de suite dit : « oui ». Dans la préface aux mélanges qui lui sont dédiés, je parle justement de ce petit être, Bergeron, qui était un gringalet, tout fragile, un petit lutin; et il est là, face aux grandes marées qui déferlent, l'Église par exemple. Il tiendra le coup. Il ne fera pas un bon chrétien aux yeux du père Lévesque. Donc, petit à petit, en utilisant la notion de problème

à poser, mon problème devient le suivant : c'est que l'État, la loi, la fameuse loi que m'a foutue la psychanalyse lacanienne sur la tête, la loi, et, dans mon cas, ça veut aussi dire l'État, l'État fusionne et fissure en permanence mes trois catégories. Il les met dans le même espace de despotisme, de régulation, et, en même temps, il me les dissocie tout le temps. Le pauvre être humain ne parvient pas... Je vais vous donner un exemple qui vient surtout des travaux de Yuki [Shiose], qui est ici avec nous. Dans le temps, au 19^e siècle, une organisation de pouvoir vous inclut. Et c'est clair, depuis Napoléon, depuis l'horreur de 1914-1918, et toutes les inventions bizarres qu'il y a eues, on est toujours inclus et exclu.

Rédaction : Je peux vous poser une question?

JZ : Oui.

Rédaction : Donc l'État, la loi, l'État traduit par vous, la loi lacanienne, l'État traduit par vous...

JZ : Oui, c'est important parce que Lacan n'aurait pas été d'accord.

Rédaction : ...rend impossible l'au-delà, la complexité. Est-ce ce que vous dites?

JZ : Oui, puisqu'on est tout le temps en train de me dissocier.

Rédaction : Dissocier comment?

JZ : Pratiquement. Bon! Je suis, d'une part, inclus comme citoyen — au Québec, j'ai le droit de vote —, mais, d'autre part, au ministère de l'immigration, je m'appelle alloctone — alloctone est un francophone qui n'est pas de naissance francophone. Je suis inclus; j'ai le droit de vote souverain; je suis le pouvoir absolu; et, en même temps, je n'ai pas de légitimité.

Rédaction : Mais pourquoi vous faites commencer cela en 1914-1918?

JZ : C'est en 1914-1918 que commence l'horreur de l'être humain, où, gratuitement, disent les grands historiens des relations internationales, Renouvin et Dérosiers, des souverains — anglais, belges, français, allemands —, gratuitement, font une guerre absurde, sans savoir pourquoi. C'est à partir de là que viennent des réactions horribles...

Rédaction : Est-ce que, avant 1914-1918, il est possible d'être dans la complexité, au sens d'au-delà, d'être au monde?

JZ : Donc, c'est à partir de 1914-1918 et de l'invention du massacre industriel, que commence la dissociation de l'être humain.

Rédaction : Soit. Donc, avant...

JZ : Jaurès. Le problème de Jaurès...

Rédaction : Donc avant, l'humain n'était pas dissocié et il était possible, pour lui, d'être dans la complexité?

JZ : Bon! C'est idéal-typiquement que nous disons cela.

Rédaction : Si je caricature, décaricaturez-moi.

JZ : Non. C'est idéal-typiquement. Quand Marx...

Rédaction : Donc la complexité est un idéal-typique?

JZ : Marx dit qu'il y avait moins de séparation de l'être humain avec son suzerain au Moyen Âge qu'il n'y en aujourd'hui dans l'industrie. C'est la mort industrielle. Elle fusionne les gens dans la terreur; elle les dissocie dans leur réaction. Et les réactions

hitlérienne et stalinienne renforcent l'État, c'est-à-dire la catégorie de pouvoir et de meurtre industriel, comme solution, et comme très mauvaise solution.

Rédaction : Je vois. Monsieur Zylberberg, est-ce que vous aimeriez ajouter quelque chose?

JZ : Oui.

Rédaction : Allez-y.

JZ : Dans ces dissociations, d'un coup, toute organisation désormais fonctionne au religieux.

Rédaction : À partir de?

JZ : Toute organisation de pouvoir. Religieux, c'est ce qu'on appelle idéologie aujourd'hui.

Rédaction : À partir de 1914-1918?

JZ : Oui. Tout le monde. Il y a toujours cette fusion et fission incessantes de tout phénomène. (Qui est le premier à avoir dit ça? je ne sais pas; ce n'est pas Bourdieu; oui, c'est un curieux monsieur que tout le monde a oublié à Bordeaux, un politologue qui s'appelait Jean-Louis Seurin; il parlait d'espace social étatisé; c'est lui qui a inventé cette catégorie.) Nous vivons dans un espace social étatisé. (Après, chez Bourdieu, ce sera très renforcé, comme notion.) Cette religion, elle-même, elle cache en vain. Du point de vue de mon existence et du point de vue de mes recherches, elle fusionne et elle fissure le matériel : le temple, objet matériel; le marchand du temple; le structurel, le pape, les cardinaux; et le structural, les phénomènes symboliques de légitimation du temple et du pape. C'est en même temps le fameux univers en expansion du chanoine Lemaître. Donc j'ai la dissociation de la légitimité. Alors la légitimité devient organisa-

tion, domination, aliénation. Peter Berger a eu une grande influence sur moi. Il a écrit quelque part : ce qui est grave, ce n'est pas d'être aliéné, c'est de ne pas le savoir. Il y a des combats. Mais même les combats se font toujours dans des réseaux et des mouvements qui sont pris dans l'organisation. J'ai — c'est du moins ce qu'on m'a enseigné à Louvain — mon for interne; mais, dans mon for interne, j'ai le problème que je suis pris avec le *id*, le « ça »; et ce « ça » tumultueux, à l'intérieur de moi, n'est-ce pas le pendant légitimateur de l'organisation?

Rédaction : Mais vous n'êtes pas en train de me dire, là, que la complexité est de l'ordre du surmoi?

JZ : À condition d'être capable — ce qui est pratiquement impossible — de résister. Toute personne qui résiste aujourd'hui, comme Mère Theresa, sait qu'elle aura des ennuis avec l'organisation.

Rédaction : Mais Mère Theresa, est-elle complexité intégrée?

JZ : Pas du tout. Elle essaie. Elle court, elle court, elle court.

Rédaction : Comme Jacques Zylberberg.

JZ : Elle est un peu plus que moi.

Rédaction : Quelle est la différence par rapport à la complexité entre Jacques Zylberberg et Mère Theresa?

JZ : C'est que Mère Theresa...

Rédaction : Elle est trop dans le surmoi?

JZ : Non. Elle est complètement victime. À la fin, elle n'en peut plus, elle ne croit plus, et elle continue par routine. De temps en temps, bien que je sais que je ne peux rien y faire, je me réveille.

Un beau jour, j'ai organisé, ici, contre le pouvoir et contre la censure radiophoniques, une énorme marche dans cette ville. Je me dis que je peux quand même quelque chose. À l'hôpital, je me réveille; ils veulent tuer le vieux monsieur à côté de moi; je me bats avec tout le monde; je ne veux pas qu'ils tuent le vieux monsieur; une autre fois, ils veulent tuer la vieille dame; je sonne les cloches au fils et à la belle-fille de la dame; je dis : « restez auprès d'elle, ne les laissez pas la tuer ». De temps en temps, je me fais des illusions — peu quand même —, pendant un moment, le troisième terme, liberté, peut apparaître.

Rédaction : Et la liberté, ici, c'est l'action?

JZ : C'est défier la sagesse qui me dit de me soumettre à la puissance de l'État.

Rédaction : C'est ça la différence entre Mère Theresa et vous, la capacité de défier la sagesse?

JZ : Peut-être. Mais elle œuvre complètement déchirée; elle ne croit plus à rien. Mais, en même temps, sauver ces bébés! Nous sommes dans un monde où la sagesse quotidienne contemple tranquillement le massacre des bébés et le massacre des vieillards. Le directeur d'un journal local — je ne vais pas donner son nom, nous enregistrons — et moi parlons, et je lui dis : il faut d'abord reconnaître une chose : ce programme généreux, pour que les vieillards puissent être soignés, même si c'est cher; il me dit : « oui, mais le premier ministre cible en fonction de ses succès électoraux »; je lui dis : « écoute, ce n'est quand même pas la même chose, cibler la construction d'armes et cibler les soins des vieillards, ce n'est pas, quand même pas, tout à fait la même catégorie électorale ». Je vis dans un monde où je ne parviens pas à dire, comme dans la société bouddhiste zen : « occupez-vous de vos vieux, occupez-vous de vos enfants ». Cette idée bizarre que les gens ont que les gardiennes peuvent s'occuper des enfants, que les infirmières peuvent s'occuper des mamans âgées. Dans le

système finlandais, les parents des enfants reçoivent deux ans de salaire à condition de rester avec le bébé à la maison — ce dont j'ai toujours été jaloux : à cause des deux guerres mondiales, moi, je n'ai pas eu de famille.

Rédaction : On a fait le tour sur la complexité?

JZ : Je crois.

Rédaction : Je vous remercie, monsieur Zylberberg.